

Hélène Dorion, Andrée A. Michaud, Gaétan Soucy

Isabelle Beaulieu

Numéro 156, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73090ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, I. (2014). Compte rendu de [Hélène Dorion, Andrée A. Michaud, Gaétan Soucy]. *Lettres québécoises*, (156), 18–19.

☆☆☆☆

HÉLÈNE DORION

RecommencementsMontréal, *Druide*, coll. « Reliefs », 2014, 224 p., 19,95 \$.

Ode au vivant

Carnet de route, livre de chevet, prose sacrée, *Recommencements* accompagne avec bienveillance le lecteur et l'invite à s'approcher un peu plus des profondeurs, jusqu'aux écueils et vestiges. C'est là, nous promet-on, que se reconstitue, parmi les restes, la vérité de notre être maintenant un peu plus déchargé de ce qui l'encombrait. Voyage périlleux au milieu du plus grand des vertiges : la vie.

Voici un vrai beau livre, tellement précieux qu'on le lit du bout des yeux de crainte de faire se brouiller les mots mis précautionneusement sur la page et d'échapper le sens qui en émane. Mais c'est bien de plain-pied que nous devrions entrer dans ce traité sensible qui de toute façon est fait pour être relu, livre de chevet, de repères pour traverser les différents deuils de la vie.

Guide de survie

Hélène Dorion part de sa quête intime pour explorer la multitude des bouleversements que comporte toute vie. Chaque chapitre est comme une plage de méditation. On y dépose ses regrets et ses doutes et, plutôt que de chercher le but de l'existence, ce livre bien inspiré nous suggère qu'« il se [peut] que le sens ne soit jamais que la route » (p. 24). On n'a qu'à ouvrir, poser son regard sur les mots et voici qu'une voix amie se fait entendre, venant calmer le jeu, nuancer les teintes.

L'auteure ramène les choses à leur plus simple expression. Nulle recette, nulle façon de faire, pas plus qu'il n'y a de mode d'emploi : le bonheur est dans l'être, dans le mouvement perpétuel, dans le flot qui passe de la lumière à l'ombre pour nous permettre de nous transformer et d'y voir plus clair (car paradoxalement c'est dans la noirceur que la lueur nous apparaît le plus clairement), c'est ce jeu des contrastes grouillants, des plaques tectoniques qui se déplacent pour former un nouveau territoire qui définit et témoigne du vivant. Et c'est en ce sens que la fin fait écho aux multiples commencements, que tout est lié et que tout se répond, que la vie ne serait pas appelée comme telle s'il n'y avait la mort, que « notre façon de percevoir une chose la transforme déjà » (p. 66).

Cahier spirituel, ce livre impose le recueillement au milieu du trop-plein. Parce qu'on passe trop souvent notre vie à regarder sans voir, ces paroles de sagesse nous replacent dans l'espace de vérité que la surenchère environnante et intérieure finit par réduire ou masquer. Recherche patiente, travail créateur, parcours ouvré, ce récit est un voyage. Vers la réappropriation de notre liberté, celle de faire corps et cœur avec la nature de la vie, aussi éphémère, changeante et imparfaite soit-elle. Dire oui.

Pour Hélène Dorion, les mots sont salvateurs. Ils ont le pouvoir, sitôt délivrés, de panser les plaies et d'éveiller la conscience. Puis l'écrivaine espère transmettre les mots aux « lecteurs qui seront remués, même



HÉLÈNE DORION

secoués au bout du livre, non seulement le cœur touché, l'esprit atteint, mais l'âme rejointe » (p. 184). On peut dire ici que c'est mission accomplie !

☆☆☆☆

ANDRÉE A. MICHAUD

Bondrée

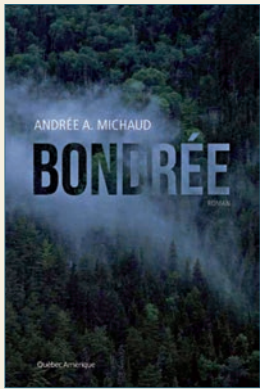
Montréal, Québec Amérique, coll. « Tous continents », 2014, 304 p., 26,95 \$.

L'été meurtrier

Bondrée ne se situe pas seulement à la frontière de deux pays, mais aussi sur le trait ténu de nos angoisses les plus abyssales, les plus humaines. Les amateurs d'enquête autant que les férus de romans psychologiques seront servis, car Michaud fait miraculeusement se rejoindre les deux.

Aux confins des bois, là où la nature foisonnante s'étalait encore librement et montrait un lac paisible d'eau claire, sont apparues les premières fondations des hommes venus prendre possession des lieux à cet endroit si près des lignes qu'il échappe à toute appartenance et devient simplement Bondary — « frontière » — ou encore Bondrée, son dérivé français, puisque le territoire se situe entre le Maine, aux États-Unis, et la Beauce, au Québec. Les hommes se sont mis à ériger des maisons de villégiature plus ou moins humbles, à animer les lieux de leurs clameurs qui rivalisaient d'échos avec la montagne altière. Mais dans ce lieu du nulle part où se côtoient les estivants de l'année 1967 se trouve aussi le fantôme de l'homme qui habitait la forêt bien avant leur arrivée et qui continue d'alimenter les soupçons. Car quand l'horreur se pointe, on préfère croire au mauvais sort de vieilles légendes, ne pouvant trouver de sens commun à l'infinitude du gouffre dans lequel on est projeté. Ce qui fait que, cet été-là, les uns passeront de l'enfance à la maturité sans transition tandis que d'autres y perdront tout simplement la foi.

Le sort s'en prend à deux jeunes filles, deux fleurs bruyantes et légères, inséparables, qui chahutaient d'insouciance, libres, insolentes, fantasques. Dès lors, toute la petite communauté de Bondrée se coalise pour chercher le coupable.



ANDRÉE A. MICHAUD

Les ressorts de l'intrigue ne se relâchent jamais — ce qui n'est déjà pas pour déplaire au lecteur, mais encore plus de savoir à qui la

faute, il y a toute la richesse de la psyché souterraine dont sont façonnés les personnages confrontés à l'innommable. « Bondrée était en quarantaine, mais aussi en deuil, parce qu'une fille était morte, parce qu'on allait tous y passer. » (p. 70) L'enquêteur tente de faire parler les morts, tandis que le légiste récite du Shakespeare avant de quitter la scène du crime. Rien ne nous rend nos morts, mais l'ébranlement qu'amène leur absence nous retourne vers la vie.

La double narration, celle de l'omniscient puis celle tenue par le personnage d'Andrée qui se rappelle cet été où elle était encore une enfant, permet le recul et l'introspection, le regard virginal devant des faits avérés. La plume expérimentée de Michaud excave l'âme humaine en même temps qu'elle tient en haleine. C'est sous ce rapport que nous maintient ce roman, pistant les traces du malfaiteur en même temps qu'il fouille la part d'ombre dansante qui est en nous; le mystère de ce qui vit avec éclat sous le soleil et qui l'instant d'après bascule dans la choquante disparition; l'impitoyable constat, l'évidence, mais qui n'en est pas moins inouïe que « rien, ou presque, n'[est] fondé sur le choix des hommes » (p. 74).

☆☆☆☆

GAÉTAN SOUCY

N'oublie pas, s'il te plaît, que je t'aime

Montricher (Suisse), Noir sur blanc, coll. « Notabilia », 2014, 96 p., 17,95 \$.

Fol amour

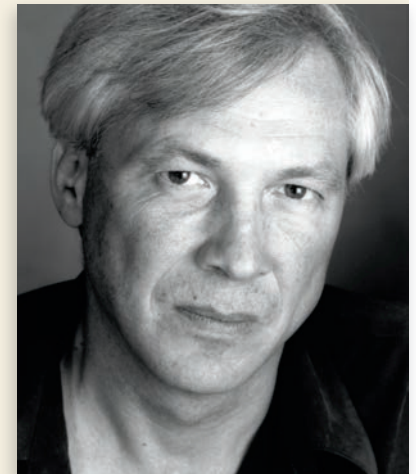
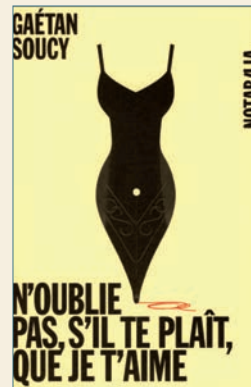
Gaétan Soucy est mort avant de pouvoir achever son livre. À cette lettre écrite par un professeur à son étudiante, il aurait aimé pouvoir apporter une réponse. Pour parer à l'inachevé — et aussi une belle façon de conjurer le sort —, on a demandé à quatre écrivains d'imaginer la réponse. Il en résulte une correspondance de haute voltige qui nous fait bien la démonstration que le cœur a ses raisons.

Si l'on admet souvent que l'amour se trouve au-delà de toute forme de vocable, qu'il n'y a pas de mots pour le dire, ou l'écrire, Gaétan Soucy est pourtant très près d'y arriver. Virtuose de la langue, Soucy sait s'introduire au centre du cœur et de la pensée de manière brillante. Il s'insinue dans les moindres interstices pour tenter d'expliquer la sorte d'alchimie qui destine deux êtres à faire route ensemble, « condamnés » en quelque sorte à être liés.

**« Si tu ne m'aimes pas, je t'aime.
Et si je t'aime, prends garde à toi ! »**

La lettre, qui sert à démontrer à l'aimée qui a coupé les ponts que leur amour est pourtant sans équivoque, nous amène dans le monde altéré de l'amoureux épris. « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé », écrivait Lamartine. Le philosophe romantique qui souffre de la maladie d'amour tente de raisonner le sentiment qui l'unit à l'aimée et qui, assure-t-il, va au-delà de leur volonté, et pour ça il ne néglige rien. Pourquoi en effet cesser de se voir quand ce qui nous rend le plus heureux — même si ça fait mal —, c'est d'être ensemble? « Un mal de dents que l'on endure, alors qu'il suffirait d'aller chez le dentiste. » (p. 47)

Par une sorte de lettre d'amour digne du plus habile des politiciens en train d'élucubrer son discours, Soucy déploie une carte de Tendre indiquant tous les détails et détours menant au chemin — parfois tortueux,



GAÉTAN SOUCY

il en convient — de ce qui ne peut qu'indiscutablement être de l'amour. Archéologue des sentiments, Soucy décrit si bien l'élan amoureux qu'on croirait qu'il l'a inventé. Toute circonstance est un signe, tout hasard est réinterprété à travers les yeux aveugles de cet adorateur, qui va jusqu'à prétendre que leur amour est antérieur à leur rencontre. On ne peut aller contre le dessein qu'ont ourdi les astres, car « bonne ou mauvaise, la fortune est la fortune (encore que rien n'arrive pour rien) » (p. 45). Mais derrière le solide argumentaire, on perçoit — et c'est tout l'art de Soucy — la vulnérabilité du personnage, le trou béant exposé à la vue. On sent dans cette écriture de l'acharnement toute la tristesse du désespéré qui ne peut consentir à la perte. Mais quand on a besoin de rassembler des preuves pour convaincre, c'est peut-être parce que les choses ne sont pas aussi limpides qu'on l'imaginait.

Peu importe la conclusion de l'histoire, l'amoureux ne pourra pas se reprocher de n'avoir pas tout tenté.

Justement, les quatre réponses écrites par les écrivains Suzanne Côté-Martin, Pierre Jourde, Catherine Mavrikakis et Sylvain Trudel sont des réparties qui font honneur à l'écriture de Gaétan Soucy. Répliques vitrioliques chez certains, plus clémentes chez d'autres, chacun use de son style avec génie. L'œil goguenard, Soucy doit d'où il se trouve se réjouir que ses camarades se soient si bien prêtés au jeu.